

Il y a vingt-cinq ans Carhaix était libéré du joug allemand. Depuis, les relations sont plus cordiales entre nos deux pays, puisque la capitale du Poher, est jumelée avec Walkappel. Mais, beaucoup se souviennent du drame du 8 Juin, du combat de la Pie et malheureusement des pendaisons qui marquèrent, tout au long de la R.N. 164, le départ précipité de l'occupant. La libération du 8 août.

Un carhaisien nous a relaté les faits de cette tragique journée

" Le drame débuta à Lamprat, petit hameau paisible de la commune de Plounévezel, situé à environ 200 mètres de la route nationale Carhaix-Callac. Deux fermes gérées l'une par M. Faillères, l'autre par M. Mével, qui remplit les fonctions de maire.

- 8 JUIN 1944 -

" La matinée a été calme comme d'habitude. Cependant, les esprits sont tendus dans l'attente des événements que le débarquement allié en Normandie va, sans aucun doute, précipiter. M. Mével a quitté sa ferme de bonne heure. Midi : il n'est pas rentré. Sa femme et ses deux filles s'appêtent déjà à déjeuner. Mais, soudain, onze jeunes gens font irruption dans la maison. "Le Chef, dit l'un d'eux, nous envoie manger ici aujourd'hui". Ce sont des jeunes gens patriotes âgés presque tous de moins de 25 ans. Ils ont l'air harassés. Les havresacs sont jetés pêle-mêle sur le parquet et, sans plus tarder le repas commence. La conversation s'anime. L'idée du danger ne les effleure même pas; dehors aucune sentinelle pour donner l'éveil.

" Un bruit de camion sur la route. Le bruit s'intensifie rapidement. Pas de doute, le véhicule va venir au village : Allemands ou Français? La conversation est subitement tombée. Anxieux, les jeunes gens écoutent, s'interrogent du regard. L'instant d'après, la voiture a débouché en trombe dans la ferme. Elle s'immobilise face à la maison. Des Allemands ! C'est la panique générale; bousculant chaises et tables, tous se lèvent et cherchent à se dissimuler dans les recoins de la maison. Deux des jeunes gens réussissent à se faufiler dans un réduit attenant à la cuisine. Agrippés des mains et des pieds aux parois de la cheminée, ils retiennent leur souffle et attendent, le coeur battant.

- Fouillés -

" Déjà, un feldwebel est sur le pas de la porte, accompagné du secrétaire de mairie : "Les Allemands viennent réquisitionner des charrettes pour transporter le matériel dans la direction de Rennes". Mais remarquant l'attitude affolée des jeunes gens, l'Allemand dégainé son revolver ; " Haut les mains ", leur crie-t-il. Toute résistance est inutile : tous s'exécutent et c'est immédiatement la fouille, tandis que six Allemands, mitraillettes braquées, gardent les abords de la ferme. Le premier fouillé, Eugène Léon, est trouvé porteur d'un chargeur de pistolet. Il se croit perdu et essaie de fuir. Une rafale de mitraillettes l'atteint à 20 mètres de la ferme. Il s'écroule sans un cri frappé à mort d'une balle explosive.

" Les prétendus terroristes sont alors alignés face au mur, les mains liées. Déshabillés un par un, ils sont fouillés minutieusement
.../...

.../...
tandis que des éléments de renfort prévenus en toute hâte débouchent de tous les côtés de la ferme, trainant la bonne de la ferme voisine et une paysanne du voisinage qui étaient venues se rendre compte du motif des coups de feu précédents. Comme les autres, ces deux femmes sont alignées au mur. A ce moment Georges le Nabou Nablou eut une syncope qui eut le don de déchaîner un gros rire parmi la soldatesque allemande; François L'Hostis, ayant jeté un coup d'oeil par-dessus son épaule, se voit administrer sans ménagement un grand coup de botte. Mlle Germaine Mével elle-même fut remise en place sous la menace d'un pistolet.

" A présent, tout le groupe est à demi-nu, en chemise et chemisette seulement. De l'autre bout de la cour, bientôt arrive le commis de la ferme, surpris dans son travail à une étable, il est ramené de force bien qu'il tente d'expliquer à ses gardiens qu'il est prisonnier rapatrié. Dévêtu, il se voit obligé d'atteler un cheval.

" Déjà, le pillage de la maison a commencé. Du petit réduit où il s'était réfugié surgit tout à coup Georges Auffret qui, blotti dans une cheminée avec Jean Manach et n'y pouvant plus tenir se rend, espérant malgré tout un geste de clémence. Mais à peine a-t-il été aperçu que trois soldats se précipitent sur lui, le brutalisent et l'envoient rejoindre ses compagnons au piquet. Puis rendus mécontents, ils visitent à nouveau les bâtiments de la ferme. Par hasard personne ne se doute de la présence de Jean Manach dans la cheminée.

" Une demi-heure plus tard la perquisition ou plutôt le pillage en règle de la ferme est terminé. La maison de M. Fallières est également visitée. Les soldats se sont rassemblés dans la cour; ordre est donné aux jeunes gens de se rhabiller un par un. A certains, parmi lesquels Georges Auffret, il est interdit de se chauffer. De plus ce dernier se voit coiffer d'un vieux képi de lieutenant, visière en arrière, dans le but d'amuser les soldats. A ce moment, des bottes de foin sont entassées dans la maison. " Regardez " dit le sous-officier allemand et il lance une grenade incendiaire par la fenêtre. Les flammes montent, la maison brûle. Le feu est allumé aux quatre coins du village qui sera entièrement consumé. Avec un cynisme déconcertant l'Allemand invite ses victimes " à ~~aller~~ admirer le beau spectacle "

Entassés dans une charrette

" Les jeunes gens sont ensuite liés deux par deux, les mains derrière le dos, une corde commune passant sous leurs bras les relie tous. Tout le monde y compris la famille Mével, est entassé dans une charrette ; ils y sont exactement vingt personnes. Le patron de la ferme voisine conduit à pied l'attelage qui s'ébranle aussitôt, escorté par la troupe en armes.

" La route est encaissée. A chaque cahot, les jeunes gens sont secoués, les cordes leur rentrent dans les poignets, mais aucun d'eux ne se plaint. Le premier kilomètre est franchi. Arrêt au bas d'une côte. Les jeunes gens descendent et, ~~tous~~ toujours liés, poursuivent la route à pieds sur environ 4 kilomètres. Nouvelle halte, mais dans un champ, qu'un bois entoure sur trois côtés, au lieu dit Coat-Penho. A tour de rôle, chacun est appelé, soumis à un bref interrogatoire d'identité et conduit sous escorte à l'autre extrémité du champ.

.../...

.../...
" Ensuite, un Allemand revêtu d'un costume singulier, leur met un rondin entre les mains ligotées. Toujours un par un, les patriotes sont introduits dans le bois à une vingtaine de mètres de la lisière. Deux soldats tiennent la victime par les bras. Un troisième, armé d'un rondin, rappe de toutes ses forces sur la figure, le dos, les jambes du patient qui crie éperdument à faire pitié : " Maman, Maman, Oh! assez !". Sourds à ces supplications, les bourreaux redoublent d'effort. La bastonnade se poursuit durant environ 5 minutes, dans un ricanement féroce. A la sortie du bois, tous boitent lamentablement, tous ont la figure ensanglantée, les poignets meurtris par la corde qui leur pénètre profondément dans la chair. Seul, l'un des onze est indemne : il fume maintenant en compagnie des bourreaux de ses camarades.

" Vers ce moment, arrive un homme du nom d'Emmanuel Ruellan du Créhu. A son tour, il est poussé à coups de crosse dans le bois et d'après son témoignage, il est tenu par un Allemand placé de chaque côté, tandis qu'un troisième l'interroge : " Monsieur vous êtes un terroriste ". " Je ne sais pas ce que vous voulez dire " réplique du Créhu, embarqué jusque-là sans aucun motif : il était au village, essayant de sauver quelques lapins du feu. Aussitôt, un quatrième soldat, dont il ignorait la présence à ses côtés, se met à le frapper par derrière à grands coups de bâton. Mais endurci à la douleur, Emmanuel ne bronche. Pas un cri, pas une plainte. L'Allemand sort alors du bois et revient porteur d'un gros gourdin noueux. Une seconde fois, il veut le faire avouer qu'il est un terroriste. &

" Nicht terrorisierh " répond-il en allemand cette fois. Battu à nouveau, il se raidit encore contre la souffrance et chaque coup répète malgré les menaces " Je ne suis pas un terroriste " tout en insultant ses agresseurs. Exaspérés par une telle endurance et quelque peu vaincus par son stoïcisme, les Allemands rageurs abandonnent leur victime, l'ayant finalement pris pour un aliéné.

" Tous les patriotes sont alors embarqués pêle-mêle dans une petite automobile et conduits à environ un kilomètre de là, tandis que la première jeune fille interrogée se voit lâchement battue et que ses compagnes sont entassées dans un camion qui les amène à l'endroit où se décide le sort des malheureux jeunes gens.

- Début du calvaire -

" Le calvaire des patriotes martyrs de Carhaix, dès lors, entre dans sa phase la plus atroce, celle que les témoins oculaires n'oublieront jamais. Ils ne sont plus qu'à huit dans le camion bâché et couvert de branchages, où on les a jetés comme du vulgaire bétail. Les mains liées derrière le dos, c'est à peine s'ils peuvent faire le moindre mouvement. Ils ne se doutent pas encore du sort qui leur est réservé. Le camion suit la route de Brest en direction de Carhaix. Des convois de charrettes passent sans fin. Va-t-on les fusiller ou par égard à leur jeune âge, les déporter dans un camp de concentration en Allemagne? Ils n'osent plus y croire : ils ont hélas compris que la barbarie allemande ne connaît plus de bornes. Mais alors ?

" Brusquement, la voiture s'est arrêtée au bas de la descente du Moulin-Meur, trois ou quatre Allemands en sont descendus, tous ont le regard fixé sur le poteau électrique qui borde la route. Une répartition sur la ligne ? Non, car comment expliquer leurs gestes menaçants, accompagnés de raillements sinistres. La bâche du véhicule est enlevée.

.../...

....

" Comme ça vous voir camarades " ricane l'un des soudards. Sur la route, le convoi de charrettes a reçu l'ordre de s'immobiliser. Tous ces paysans vont être malgré eux, spectateurs d'une tragédie sans nom.

- Pendu -

" Il est environ 21 heures. Deux Allemands sont montés dans le camion. Ils se saisissent du premier patriote qu'ils rencontrent. C'est Le Dain, un jeune homme de 22 ans à peine. Houspillé avec une brutalité sauvage, il tombe sur la chaussée comme une masse inerte. Un Allemand lui prend la tête à deux mains et la cogne à trois reprises contre la paroi du camion. Pas une plainte, pas un reproche de la part de la victime. Dans la voiture, ses compagnons ont tristement baissé la tête sans mot dire. Plus d'espoir, relevé à coups de baïonnettes dans les reins, il assiste à la préparation de son supplice. Un Allemand a détaché une échelle du camion et l'a appliqué contre le poteau. Il est monté portant à la main un câble électrique de haute tension, qu'il mène par une extrémité à la console. A l'autre bout de la corde un noeud coulant se balance dans le vide, à 3 mètres du sol. Le drame se précipite. A coup de bottes, de crosse de fusil, de baïonnette, Le Dain doit marcher jusqu'au petit talus qui se trouve juste au-dessus de la corde et y grimper. Puis un soldat l'empoigne à bras le corps, le hisse à la hauteur du noeud, le lui passe au cou et, brusquement, lâche son emprise. Le corps tombe, mais le noeud se défait et il dégringole dans la prairie, jusqu'au bas du ravin profond de 5 à 6 mètres, qui cotoie la route en corniche. Un moment stupéfaits de cette situation imprévue, les Allemands, au milieu de tout se sont esclaffés sur la route. Le Dain a gémi en tombant dans la prairie, sa tête a porté contre un caillou en arête et il saigne abondamment. Mais les bourreaux n'ont aucune pitié. D'eux d'entre eux sont descendus et le saisissent par les cheveux et les épaules, le traînent, pantin désarticulé à travers les ronces et les cailloux du remblai. Sur la route, le malheureux jeune homme s'affaisse sans connaissance. Durant 2 ou 3 minutes il gît sur l'asphalte sans que personne ne s'en occupe. C'est un homme à demi-mort que les Allemands pendent à présent. Cette fois, le câble à tenu. Avec un bruit mat, il s'est tendu sous le poids du corps. Une ou deux convulsions, puis plus rien. Le premier crime est consommé.

Mais les Allemands ne s'en tie nent pas là ! Ils raillent encore le cadavre " Terroristes, nous correctons!, le font balancer de la crosse de leur fusil et, finalement, lui accrochent un écriteau sur la poitrine. " Ainsi sera fait à quiconque tirera sur un membre de la Wehrmacht ". Blêmes, mais sans un mot, les six autres ont vu l'exécution de leur camarade. Bientôt, ce sera leur tour. Les larmes coulent aux joues d'un vieux paysan qui n'a plus le courage de regarder la lugubre scène.

- Une nouvelle victime -

" Le camion est reparti, tandis que l'ordre est donné aux paysans de défiler lentement devant le cadavre de façon à mieux voir l'écriteau. Voici l'entrée de Carhaix. De nouveau, le camion a stoppé, face au café Harnais, 23 heures viennent de sonner à la mairie. Des troupes de S.S. passent en chantant, Mme Harnais est en train de fermer ses volets. A l'arrivée du camion, elle s'est retournée. Georges Auffret a sauté à terre, pieds nus et s'est réfugié auprès d'elle, en proie à une crainte indicible " Oh! Madame, ils vont me tuer ! " Il a les mains libreset, par un geste instinctif, a posé sa main droite dans celle de la dame qui, absolument étrangère à ce qui se passe demeure complètement stupéfiée. Mais déjà un Allemand a bousculé Georges Auffret " Madame rentrée chez vous vite ". Le ton est sans réplique. Hâtivement Mme Harnais a re-

...////

.....
fermé la porte sur elle. Un moment, elle reste écoutée, elle entend très distinctement flageller le jeune homme à coups de câbles électrique sur les jambes, mais elle n'a pas le courage d'assister plus avant la scène. En ce moment, Mme Leroux attirée par le bruit, arrive à la grille de son jardin, situé juste en face. Le tableau qu'elle aperçoit l'intrigue au plus haut point : un soldat juché sur le toit est occupé à attacher un fil d'acier à la console électrique. Une échelle est placée contre le mur. Jusqu'à présent, Mme Le Roux n'a pas réalisé la situation. Mais soudain, elle voit Georges Auffret au pied de l'échelle : deux Allemands l'entourent. Il monte seul, un soldat derrière lui. Le câble est enroulé par six fois autour de son cou. Mme Le Roux a jeté un cri " Ils vont le pendre " Lorsqu'elle regarde à nouveau, le corps se balance au bout de la corde. Les mains et les jambes ont deux ou trois gestes saccadés, puis se raidissent dans un dernier effort. Georges Auffret a payé de sa vie son dévouement à la Patrie. Il a 23 ans. Les soldats allemands chantent toujours, d'autres rient à gorge déployée. A deux reprises, le chef du peloton salue le cadavre : " Au revoir " lui dit-il. La rituelle pancarte est mise en place, tous sont remontés dans le camion dont le fardeau s'allège à chaque station. La nouvelle étape est très courte. C'est en pleine ville de Carhaix que la barbarie allemande a décidé que Marcel GOADEC allait mourir.

" Il est à peine 23h30 lorsque le camion s'arrête devant le débit de tabac tenu par Mme Povie, rue Fontaine Blanche. Cette dernière est à sa fenêtre. Elle assiste au début de la scène. Goadec saute du camion, mais tombe, car il a les mains liées derrière le dos. Il est relevé à coups de crosse. Ayant regardé dans la direction de Mme POVIE, il se voit administrer trois gifles de la part de la brute qui le surveille. Placé face au mur, pendant qu'un Allemand apprête une corde, il n'a pas le droit de faire un mouvement, sous peine de recevoir une grêle de coups de baïonnettes dans les côtes. De l'autre côté de la rue, une mitrailleuse, braquée sur lui, est parée à toute tentative de fuite.

- Mutilé puis pendu -

" Tout est prêt. L'officier lui fait signe de monter à l'échelle. Marcel s'exécute, mais au troisième échelon il retombe sur le dos. L'Allemand placé derrière lui, le reçoit et le rejette en avant. L'ascension recommence, dramatique, tandis que les troupes de passage font cercle autour de la victime. Le voici en haut de l'échelle. La corde fatale est enroulée à son cou. Arrivé à la minute suprême, le jeune homme ne bronche pas. D'un coup de poing dans la figure, un Allemand l'a balancé de l'échelle. Le pied cogne contre le mur, le corps tend le filin et le bourreau pour serrer le noeud appuie de toutes ses forces sur la tête qui s'est penché. Les bras se soulèvent une fois puis retombent dans le dernier soubresaut de l'agonie. Les S.S. ont entonné un chant macabre, coupé de railleries et d'insultes. C'est fini : Marcel GOADEC est mort, âgé seulement de 22 ans. Son corps est affreusement mutilé : tout le dos est couvert de larges plaies, deux phalanges de la main droite sont brisées, deux dents manquent à la mâchoire.

" Mais la cruauté nazie n'est pas encore assouvie. A son tour, Georges Le Naelou, 22 ans va subir un martyr immérité, dans la petite bourgade de Moustoir. Le camion a freiné sur le pont de Lost-an-Coat. Le jeune homme descend accompagné d'une trentaine de boches. Docilement il se laisse conduire au milieu de la prairie voisine. Là, ordre lui est donné de ne pas bouger. Les Allemands se sont repliés sur la route, à environ 25 mètres. Une, puis deux grenades sont aussitôt lancées dans la prairie :

.../...

...
mais sans doute à dessein, aucun éclat n'atteint Le Naelou. En sera-t-il quitte pour une simple peur ? Hélas, déjà il peut voir un soldat ennemi grimper sur la console électrique du débit tenu par Melle Sibérial. Aucun doute n'est permis. Sans se débattre, Georges s'est laissé emmener : il semble résigné. Deux soldats l'ont porté à bout de bras au haut de l'échelle. La minute d'après, l'officier lance un ordre brutal. Brutalement l'échelle se dérobe sous les pieds du jeune homme. Pendu lui aussi deux ou trois minutes plus tard, il a exhalé son dernier souffle aux yeux terrifiés de quelques passants attardés.

- Une moyenne de 21 ans -

" Vite, car la nuit descend, l'automobile a repris la route. Ce n'est qu'à l'embranchement de la Pie qu'elle s'arrête pour une nouvelle exécution : celle de Marcel Le Goff. Lui aussi a 22 ans. Il n'a qu'une seule parole de défense à l'adresse de ses bourreaux : " Je ne suis pas un terroriste " Je n'ai pas porté d'armes. Mais qu'importe les dénégations aux yeux de ces brutes qui ne respirent que sang et vengeance. Marcel Le Goff n'aura même pas la consolation d'un regard ami avant de mourir. Mme Calouret et son fils sont atterrés dans leur maison. Audehors ils entendent les rires sauvages de la horde germanique, puis lorsque tout est fini, des interpellations grossières à l'adresse du supplicié : " Camarade descendez maintenant ! " Lorsqu'une demi-heure plus tard, Mme Cabouret voudra enlever le corps, elle se heurtera à la rogne farouche de l'officier allemand " Si vous avez le malheur de le descendre vous serez tous fusillés "

" Le camion roule à présent dans la nuit. Il n'a plus que trois occupants, trois futurs martyrs, tous jeunes, mais qui seront se montrer dignes de leurs aînés. Rostrenen est la dernière étape pour deux d'entre eux. Vers deux heures du matin, les habitants ont entendu un bruit insolite, un chant macabre braillé par un soldat ivre ; à l'aube ils ont aperçu deux pendus : Marcel Bernard, 19 ans à l'entrée de la ville accroché à un poteau électrique, la figure tournée au poteau. Louis Briand, 18 ans à 100 mètres plus loin sous le balcon d'un marchand de tissus. Ce dernier a un gros trou dans la nuque par où s'écoulaient encore quelques gouttes de sang noirâtre et visqueux.

" Maintenant, L'Hostis François est seul, face à son lamentable destin. L'aube a paru devant lui, c'est toujours le ruban interminable de la route. Quel raffinement de cruauté lui réserve-t-on ? Pourquoi ne l'ont-ils pas pendu à Plouguernével ou à Gouarec ? C'est le jeu du chat et de la souris, le jeu du doute dure un temps interminable. Tour à tour Caurrel, Bon-Repos, Mûr-de-Bretagne sont dépassées. La faim creuse son estomac. Tout à coup, le camion a quitté la route nationale et s'est engagé dans la rue principale du bourg de St Caradec, place de la mairie. Il a stoppé à l'angle d'une maison qu'orne une console électrique. Mais laissons la parole à Mme Emile Rehouard, tenancière d'un débit de tabac face à la ~~pièce~~ potence improvisée.

" C'était dans l'après-midi du Vendredi 9 juin aux environs de 4 heures. Je revenais de mon jardin, lorsqu'une dame m'accosta et me dit " Ne rentrez pas chez vous ! il y a 5 officiers allemands qui veulent forcer votre porte. J'y allais cependant ? " Que désirez-vous messieurs ? - Madame, cigarettes ? - Non, monsieur, nix cigarettes chez moi " Ils m'ont suivie dans la maison : Madame une échelle - Non plus, Monsieur je n'en ai pas, - Où en trouverait-on une ? - Je ne sais pas.

Ils sont partis en maugréant ? Je voyais l'auto couverte de branchages et à l'intérieur, un tout jeune homme, les deux mains attachées devant la poitrine, assis sur un vieux pneu usé.

...////...

...
"Je m'approchai, Pauvre petit gars, tu as les mains liées ?- Oui, Madame - Que vont-ils te faire ? Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter en arrière son abondante chevelure qui lui tombait dans les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'ont placé contre le mur sous la console. Le jeune homme les regardait faire sans pleurer. Moi, je criais. Deux officiers l'ont fait descendre à terre, les mains toujours liées. Ils lui ont demandé quelque chose, je n'ai pas compris. Lui n'a pas bronché : par deux fois il a répondu " Non, non! "

- Projeté dans le vide -

" Ils l'ont obligé à monter à l'échelle, tout seul, droit comme un piquet. Là-haut, un Allemand l'attendait. On lui a passé un fil électrique au cou, il ne bougeait toujours pas. Il était pâle à faire pitié, mais n'a pas jeté un cri, n'a pas eu une larme. Le soldat a serré de toutes ses forces; le petit gars râlait affreusement. Puis il a pris un deuxième câble, l'a attaché à celui du cou au-dessus du menton, l'a passé entre les jambes du patient et l'a noué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable, le bourreau a enlevé le lien qui entourait les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retiré d'un seul coup. Le corps est tombé dans le vide. Le pauvre supplicié a levé les mains par trois fois et à la troisième fois a poussé un long soupir : le dernier. Il est mort. Je demeurais hébétée dans la rue, ne pouvais même pas crier mon indignation devant de tels procédés. Les Allemands riaient et insultaient le cadavre, le secouaient par les pieds et chantaient comme des hommes ivres. J'étais écoeurée. Je suis rentrée précipitamment et je me suis enfermée à double tour dans ma chambre. Je ne connaissais pas le jeune homme, mais je pensais à ses malheureux parents? C'était plus fort que moi, j'ai pleuré toute la nuit. Au matin, j'ai cru me réveiller en proie à un affreux cauchemar. Hélas! le corps se balançait sur la place au bout d'une corde, une lugubre pancarte accrochée à la poitrine " Ce jeune homme c'était François L'Hostis, de Carhaix, et il avait 19 ans " La rage allemande n'avait pas reculé devant un crime si monstrueux. En un seul jour, 8 Français avaient payés de leur vie un patriotisme que les nazis avaient décidé d'étouffer.

" Les corps devaient rester 72 heures durant exposés en plein paysage public. La peine de mort était réservée au Français trop humain qui se serait avisé de les décrocher avant l'expiration du délai. Seul, Marcel Goadec put bénéficier d'une faveur spéciale; il fut inhumé dès le lendemain " 3

Carhaix

8 juin 1944 à Lamprat

« Un rebelle est un et nos sanglots font un

Le 8 juin 1944, neuf jeunes Carhaisiens étaient capturés par les Allemands à Lamprat en Plounévezel. Battus à coups de gourdins, ils furent emmenés en otages. Puis, un à un, entre Plounévezel et Saint-Caradec (Côtes-d'Armor), ils furent pendus par les soldats dans les agglomérations traversées au cours de leur mouvement qui les dirigeait sans doute vers la Normandie.

Les associations patriotiques du canton de Carhaix ont commémoré, hier toute la journée, le cinquante

ième anniversaire de cette tragédie et rendu hommage aux neuf jeunes résistants. Après une messe très émouvante à la chapelle de Sainte-Catherine, une stèle a été dévoilée à Lamprat, en présence de Jean Le Manach, seul survivant de cette journée du 8 juin 1944, ainsi que d'anciens résistants et de nombreuses personnalités. Dans l'assistance également, des voisins de la ferme de Lamprat, émus aux larmes quand a retenti la Marseillaise, le Chant des Partisans et la sonnerie aux morts.

« Je me suis caché dans la cheminée »

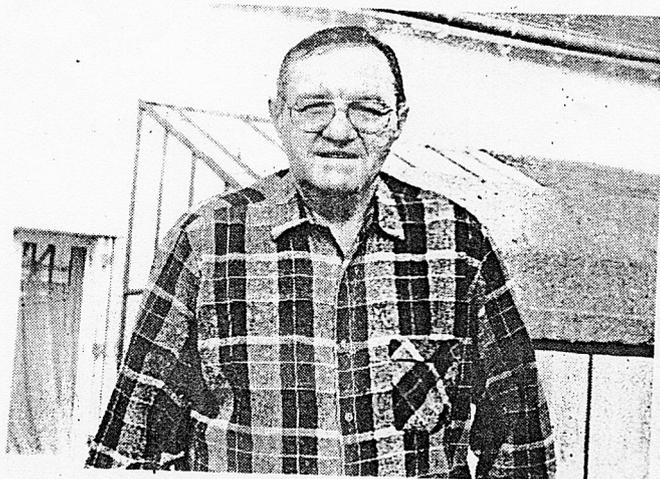
Le bouleversant témoignage de Jean Le Manach

Il s'est avancé jusqu'à la stèle lentement. Le passé accroché à ses semelles. Jean Le Manach, retraité à Scaër, est le seul survivant du drame de Lamprat. Il était là, hier matin, comme à chaque fois que l'on rend hommage à ses copains de la résistance, aux martyrs du 8 juin 1944.

Cinquante ans après, Jean Le Manach a encore du mal à en parler. La mémoire est toujours fidèle, mais les mots se chargent vivement d'émotion. Jean Le Manach n'avait que 19 ans lors du drame de Lamprat. Et déjà un sacré passé derrière lui. En 1942 et créé partie du réseau « Pat Oléari ». « Avec mes camarades Etienne Le Bihan et François Le Maigre, ainsi que mon frère aîné Louis, explique-t-il, nous étions chargés de rechercher et d'héberger les aviateurs américains dont les appareils avaient été abattus ».

Tout se passe bien jusqu'à ce jour de juin 1943 où un membre du réseau, qui était en réalité un agent double, les dénonce à la Gestapo. Tous, sauf un, qui a pu s'échapper, ont été arrêtés et incarcérés à Rennes. Ils seront torturés par leurs bourreaux. « Nous étions tabassés par les nazis, poursuit Jean Le Manach. C'était horrible ».

Les jeunes résistants sont ensuite transférés à la prison d'Angoulême. Les interrogatoires sont toujours aussi durs. Et puis, en août 1943, sans trop



M. Jean Le Manach.

comprendre pourquoi, Jean Le Manach est libéré avec trois autres patriotes. Son frère Louis parviendra à s'échapper en janvier 44, profitant de ce que la porte de la prison soit ouverte pour une livraison de charbon.

Retour dans le maquis

Jusqu'en juin 1944, Jean Le Manach se tient tranquille. Il travaille au moulin familial à Kernigués. L'veille du débarquement allié en Normandie, il rentre pourtant à nouveau dans la résistance. Trois jours plus tard, il se trouve en compagnie de dix autres camarades à la ferme de

Lamprat en Plounévezel. Le camion allemand qui arrive, la panique dans la maison... M. Le Manach se souvient avec précision de tous les détails de cette journée. « Je ne sais pas pourquoi, dit-il, mais mon premier réflexe a été de me cacher dans la cheminée. Je connaissais déjà les Allemands. Je savais de quoi ils étaient capables ».

Tandis qu'Eugène Léon est abattu sur place en tentant de tuer Jean Le Manach s'accroche à trois mètres de hauteur dans le conduit de la cheminée. « Il y avait une marmite accrochée et de la braise dans le foyer, dit-il. Les flammes ont commencé à

cher mes semelles. J'entendais les cris qui provenaient du dehors. Je suis resté ainsi une heure à attendre ».

Rencontre avec un criminel de guerre

Peu de temps après, les Allemands mettent le feu au village. La fumée opaque qui reste collée au sol va sauver le jeune résistant. « Il faisait très beau ce 8 juin, se souvient-il. On ne voyait plus rien dans la cour. Alors j'ai décidé de courir. J'ai entendu le sifflement des balles, sauté au dessus d'un mur, avant de plonger dans l'eau. De là, je suis parti pour Carhaix, puis j'ai rejoint mon frère au maquis de Saint-Hermin. Ce n'est que le lendemain que j'ai appris le drame ».

Dans sa fuite Jean Le Manach a oublié sa veste dans la maison de Lamprat. On la retrouvera avec ses papiers d'identité à Moulin-Meur, à quelques mètres seulement du corps de Jean Le Manach, assassiné par les nazis. « En 1946, conduit Jean Le Manach, j'ai rencontré à Châteaulin un prisonnier allemand criminel de guerre. Je lui ai parlé. Il m'a avoué qu'il faisait partie de ceux qui avaient été chargés de retrouver mes ossements dans la maison incendiée... »